

BOOKCHIN, LECTURE CRITIQUE...

Ayant reçu une formation marxiste très rigoureuse et doctrinaire pendant des années depuis son adolescence, Murray Bookchin (1921-2006) n'a vraiment découvert l'anarchisme que tardivement, après mai 68. Il a alors près de cinquante ans, et on ne se défait pas du jour au lendemain d'une culture politique qui l'a profondément imprégné.

Né à New York dans une famille d'immigrés russes et juifs, il est élevé par sa grand-mère, une ancienne *narodnik* baignée par l'*heskalah*, la tradition juive des Lumières. Dès l'âge de neuf ans, il fréquente les *Jeunesses communistes*. Chassé du parti en 1939, il adhère à la *Quatrième internationale*. Il se rapproche ensuite de l'un de ses dissidents, Josef Weber (1901-1959), éditeur de la revue *Contemporary issues* (1948-1957). Selon ce partisan de la thèse de la «*rétrogradation*» : «*lors du dernier stade de l'impérialisme, l'économie, la politique et le reste de la société bourgeoise se développent en arrière [develop backward] d'une façon particulière*» (1). Cette vision catastrophiste du capitalisme est inspirée de la théorie du *Zusammenbruch* (*Effondrement*) postulée par Rosa Luxemburg dont la culture eschatologique juive rejoint celle de Marx.

Au début des années 1960, Bookchin est préoccupé par l'usage de la chimie dans les sols et les aliments, d'où son premier livre, *Our Synthetic environment*, publié en 1962 sous le pseudonyme de Lewis Herber (2). En 1964, il se saisit du concept d'«*écologie sociale*» (3). S'inspirant d'Erwin Anton Gutkind (1886-1968), urbaniste d'origine allemande et l'un des premiers à en parler, il insiste sur la question environnementale globale qui est dans l'air du temps, sauf chez les marxistes dont il cherche à se démarquer. C'est une avancée théorique car, dans *Our synthetic environment*, il parlait surtout de pollution ou de santé, pratiquement pas d'écologie en tant que telle.

L'irénisme de l'équilibre naturel

Les savants écologues qu'il mobilise, comme Ernst Haeckel (1834-1919), Frederic Clements (1874-1945), social-darwinien, ou comme Charles S. Elton, (1900-1991), social-darwinien et eugéniste convaincu, sont néanmoins tout sauf des révolutionnaires.

Selon Bookchin, «*le propos de l'écologie, c'est l'équilibre de la nature. Or, pour autant que la nature englobe l'homme, ce dont traite cette science, c'est fondamentalement de l'harmonisation des rapports entre l'homme et la nature*», afin d'«*édifier une communauté humaine qui vive dans un équilibre durable avec son environnement naturel*» (4).

Chaque «*communauté*» (humaine) doit donc «*s'adapter à l'écosystème, aux conditions biologiques de la région dans laquelle elle se situerait, développerait toutes ces techniques [douces] d'une façon harmonieuse*», «*avec le plus grand respect des caractéristiques naturelles et le souci de préserver la vie non-humaine et l'équilibre de la nature*» (5). Bookchin renvoie au schéma des «*déséquilibres écologiques*» formulé

(1) Weber Josef (1950): «*The Great utopia, outlines for a plan of organization and activity of a democratic movement*». *Contemporary issues*: a magazine for a democracy of content, 5.

(2) Traduit et publié en français par les A.C.L. en 2017 sous le titre *Notre environnement synthétique* avec un sous-titre: «*la naissance de l'écologie politique*» qui n'existe pas dans la version originale.

(3) «*Écologie et pensée révolutionnaire*», *Pour une société écologique*, Paris, Christian Bourgois, 1976, p.141-169. Éd. or. 1964.

(4) Ibid, p. 142-143.

(5) *Une Société à refaire*. Lyon, A.C.L., 1992, p. 177 et 179. Éd. or. 1989 (*Remaking society*).

par Lotka et Volterra, qui est pourtant questionné par les milieux scientifiques estimant qu'il ne s'agit que d'une vue de l'esprit, puisque tout est évolutif et en équilibre instable permanent.

«L'obligation faite à l'homme de dominer la nature découle directement de la domination de l'homme sur l'homme» (6), assertion que Bookchin reprend dix ans plus tard dans un autre texte. Apparaît ainsi une contradiction, car la domination entre les êtres humains, ainsi posée, précéderait la domination sur la nature (puisque celle-ci en découle). Les hommes ne seraient-ils donc plus issus de la nature?

Selon l'écologie sociale, l'être humain fait partie de la nature, mais il est davantage que cela puisqu'il peut l'organiser consciemment. Pour Bookchin, «les êtres humains ne sont pas une forme de vie parmi d'autres, qui se serait simplement "spécialisée" pour occuper une des niches écologiques du monde naturel; ce sont des êtres qui ont la potentialité de rendre l'évolution biotique consciente et auto-dirigée. (...) Ce qui nous rend uniques, c'est que nous sommes capables d'intervenir dans la nature avec un degré de conscience et de flexibilité inconnue des autres espèces» (7).

LES LIMITES DE LA TENTATION BIOLOGIQUE

C'est parce que l'écologie montre aussi l'organisation horizontale, et pas seulement verticale, des espèces et des écosystèmes que l'on peut bannir les hiérarchies du vivant comme du social. La technique n'est pas à rejeter, mais à maîtriser et à repenser. Le cadre ad hoc est celui de la commune théorisée comme «municipalisme libertaire» à partir de 1973 dans *The Limits of the city*.

Selon Bookchin, «une société écologique, structurée autour d'une Commune des communes confédérée et où chaque communauté chercherait à s'adapter à l'écosystème, aux conditions biologiques de la région dans laquelle elle se situerait, développerait toutes ces technologies [douces] d'une façon harmonieuse. Elle utiliserait des ressources locales dont beaucoup ont été abandonnées à cause de la production de masse» (8).

Une telle idée soulève néanmoins des problèmes car penser que la commune s'adapterait à un écosystème suppose qu'elle arriverait de quelque part avant lui, et que ni l'un ni l'autre n'auraient évolué en commun. Il s'agit curieusement d'une logique de front pionnier, de tonalité d'ailleurs typiquement américaine, où les êtres humains s'installeraient dans un espace supposé vierge.

En outre, l'utilisation des ressources locales ou, plus précisément, leur réutilisation (qui suppose déjà une histoire dans l'occupation du milieu) pose la question de leur nature: doit-on, par exemple, rouvrir d'anciennes mines abandonnées par le système industriel qui les a jugées non rentables?

La tentation biologiste et naturaliste est recentrée au profit de ce qu'on pourrait appeler un humanisme non irénique, un socialisme en fait. Bookchin ne se reconnaît pas philosophiquement dans l'anti-spécisme ou le véganisme, ni politiquement puisqu'il considère que ces positions s'éloignent de ce qu'il appelle «l'anarchisme social» qu'il oppose à «l'anarchisme mode de vie» (life-style anarchism). Il s'oppose également à la misanthropie radicale de l'écologie profonde (9). Il critique les discours catastrophistes et malthusiens sur la population (10).

Murray Bookchin n'a pas véritablement exploré les dimensions scientifiques de l'écologie savante. Se pose aussi une série de questions: qu'est-ce qu'une science sans savants? Et ces savants sont-ils neutres? N'ont-ils pas une idéologie, une place dans la société et dans l'appareil d'État?

Bookchin reprend ainsi sans discernement, et paradoxalement, la posture de tous les scientifiques, celle de Marx comme celle des écologues d'hier ou d'aujourd'hui. Quand il parle de l'écologie comme étant «intrinsèquement une science critique», il ne se situe pas sur le plan de l'école de Francfort remettant en question la raison instrumentale (11). Il est inspiré, sans le dire, par l'écologue Paul B. Sears (1891-1990) qui considère l'écologie comme «subversive» car elle rétrograde l'humain.

(6) Bookchin (1976), op. cit., p.148. (7) Bookchin (1992), op. cit., p.9. (8) Bookchin (1976), op. cit., p.177.

(9) *Quelle écologie radicale?* Lyon, A.C.L./Silence, 1994, 144 p. Éd. or. 1991 (*Defending the Earth: debate between Murray Bookchin and Dave Foreman*).

(10) «The Population myth», *Green Perspectives*, 1988, 8 et 9. (11) Bookchin (1976), op. cit., p.143.

UN SCIENTISME MARXIEN

Bookchin se défait du marxisme sur le plan historique, mais pas tout à fait sur le plan organisationnel puisqu'il se rallie à l'électoralisme municipal. Quant au plan théorique, rien n'est moins sûr puisqu'il en garde la double démarche scientiste et téléologique. La philosophie de l'histoire marxiste prétend s'appuyer sur des lois économiques en les combinant avec une science de l'histoire, annonçant imparablement le futur.

Bookchin leur substitue les lois de la nature fondées sur une science biologique, l'écologie, science des relations entre les espèces et avec leur milieu, tout en gardant la même logique que le marxisme. Il veut en faire une réalité sociale et programmatique, en réalité problématique. L'écologie ne serait plus observation, mais finalisation, plus *logos* mais *nomos*. Elle dirait là où la société devrait aller. Mais que serait, par exemple, une «*biologie sociale*»?

Même sa critique de l'anarcho-syndicalisme relève du marxisme. Bookchin considère le syndicalisme révolutionnaire dépassé à cause des évolutions socio-économiques et de la perte de conscience de classe chez les travailleurs. Compte tenu du fordisme et du consumérisme, ce constat offre une base de discussion, même si on peut le moduler à propos des pays pauvres. Mais il est en réalité tronqué sur le fond puisque Bookchin reprend la conception étroite et réductrice qu'ont Marx et les marxistes de la classe ouvrière, limitée aux travailleurs de l'industrie, excluant les artisans, les cols blancs et les paysans précisément, pour ces derniers, ceux qui forment la masse du prolétariat dans les pays pauvres.

Or c'est sur cette conception erronée que Murray Bookchin avance son «*municipalisme libertaire*» (libertarian municipalism), rebaptisé «*projet communaliste*» (communalist project) au cours des années 2000 (12). Il s'apparente à la tradition anarchiste, celle de Kropotkine par exemple, mais il plaide pour une participation électorale combinée avec une mobilisation de masse.

Bookchin tente de faire rejouer l'antagonisme entre syndicalisme révolutionnaire et communisme libertaire qui a pu être avancé chez les plus doctrinaires des anarchistes, mais qui n'existe en réalité même pas sur le plan théorique - puisque Kropotkine comme Reclus ou Malatesta ne récusent la nécessité des syndicats - et encore moins sur le plan historique. En effet, les communes libres de la Révolution espagnole, notamment en Aragon, s'appuient sur les syndicats de la C.N.T. tandis que la confédération *Nabat* en Ukraine, anarcho-syndicaliste, participe à la Makhnovtchina.

Au cours des années 1970, Bookchin devient très proche des *Grünen* allemands. À partir de 1995, lassé des dérives du *life-style anarchism* et des polémiques sectaires, il s'éloigne de l'anarchisme (13).

Philippe PELLETIER.

(12) «*The Communalist project*». *Communalism, international journal for a rational society*, 2, 2002.

(13) Biehl Janet (2007): «*Bookchin breaks with anarchism*». *Communalism, international journal for a rational society*, 12, p.1-20.